

**Università degli Studi di Macerata
Facoltà di Scienze Politiche
a.a. 2008-2009**

Docente: Mathilde ANQUETIL

LINGUA FRANCESE II LINGUA PRINCIPIANTI

MODULO B INCONTRARE I FRANCOFONI

Tema 7: FRANCOFONI D'ITALIA

FASCICOLO DOCUMENTI

- Immigrazione italiana in Francia
- Immigrazione italiana in Québec
- Il bilinguismo in Val d'Aosta

Émigration et immigration italienne

L'Italie de la fin du xix^e siècle jusqu'au milieu du xx^e siècle de ce siècle est plutôt une terre d'émigration et un réservoir à main-d'œuvre pour les pays plus industrialisés de l'Europe, mais aussi les États-Unis, elle est aujourd'hui, l'une des principales « porte d'entrée » de l'Europe pour les immigrants venus notamment du continent africain, des pays d'Europe de l'Est, et d'ex-Yougoslavie ; ainsi qu'une terre d'accueil pour ces migrants.

Sommaire

1 Émigration

1.1 La grande émigration

1.1.1 Première vague : 1880-1914, l'ouverture des principales voies de migration

1.1.1.1 L'émigration en France

1.1.1.2 Les migrations transatlantiques

1.1.1.2.1 Les États-Unis

1.1.1.2.2 Le Brésil

1.1.1.3 Les migrations au sein de l'Europe industrielle

1.1.2 L'émigration européenne

1.1.2.1 Des efforts de limitation de l'immigration et de l'émigration italienne dans le monde

1.1.2.2 À partir de 1945 ; dernière grande vague de migration italienne

1.1.3 Les migrations internes

1.1.4 Populations d'origine italienne

1.2 Anti-italianisme lié à l'immigration

1.2.1 Quelques exemples historiques

1.2.2 Termes utilisés pour nommer les Italiens^[20]

2 Immigration

2.1 L'Italie, une terre d'accueil de l'après-guerre

2.1.1 La mise en place de flux migratoire vers l'Italie

2.1.1.1 Historique des flux de migrants depuis les années 1980

2.1.1.2 Les étrangers aujourd'hui sur le sol italien

2.2 Les conséquences de cette récente immigration

2.2.1 L'insertion progressive des immigrants dans la société italienne

2.2.2 Développement du racisme dans la population italienne

2.2.3 Une politique migratoire limitée

2.3 Conclusion

3 Notes

4 Bibliographie

5 Voir aussi

5.1 Liens internes

5.2 Liens externes

6 Sources

6.1 Ouvrages

6.2 Articles et revues

6.3 Articles sur Internet

Emigration

La grande émigration

Dès l'Unité italienne accomplie, le nouveau Royaume d'Italie amorce, comme d'autres puissances européennes, sa révolution industrielle. L'Italie a du mal à rattraper des pays déjà plus avancés, tel que l'Allemagne ou la France, souffrant également d'un manque de matières énergétiques, notamment de charbon, essentiel durant cette période.

Date à laquelle la valeur de la production industrielle a dépassé la valeur de la production agricole ¹	-	Date à laquelle le nombre d'actifs employés dans l'industrie a dépassé le nombre d'actifs employés dans l'agriculture	-
Royaume-Uni	1820	Royaume-Uni	1841
France	1845	Belgique	1890
États-Unis	1879	Pays-Bas	1890
Allemagne	1890	Allemagne	1907
Norvège	1900	États-Unis	1920
Suède	1900	Suède	1920
Danemark	1925	Danemark	1950
Italie	1935	France	1954
		Italie	1961
		Finlande	1970
		Espagne	1981

Accentué par la transition démographique, amenant une surpopulation des campagnes et la transformation de ses structures agraires, l'Italie va connaître plusieurs grandes vagues d'émigration.

Première vague : 1880-1914, l'ouverture des principales voies de migration

L'Italie moderne qui a pris naissance entre 1860 et 1870, avec l'annexion de la moitié sud de la péninsule (le Royaume des Deux-Siciles), puis l'annexion définitive des États pontificaux est constituée de 15 millions d'habitants au nord auquel s'ajoutent 9 millions de sudistes (7 de la péninsule méridionale et 2 de la Sicile). Ainsi, en 1870, l'Italie a approximativement 25 millions d'habitants (contre environ 40 millions en Allemagne et environ 30 millions au Royaume-Uni) ². Lors de l'unification de l'Italie, Naples - ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles - devient la plus grande ville du pays et ce, pour un certain nombre d'années. En 1900, l'Italie a un peu plus de 32 millions d'habitants.

Une grande partie de l'Italie au moment de l'unification est rurale et en 1861, presque 70% de la population

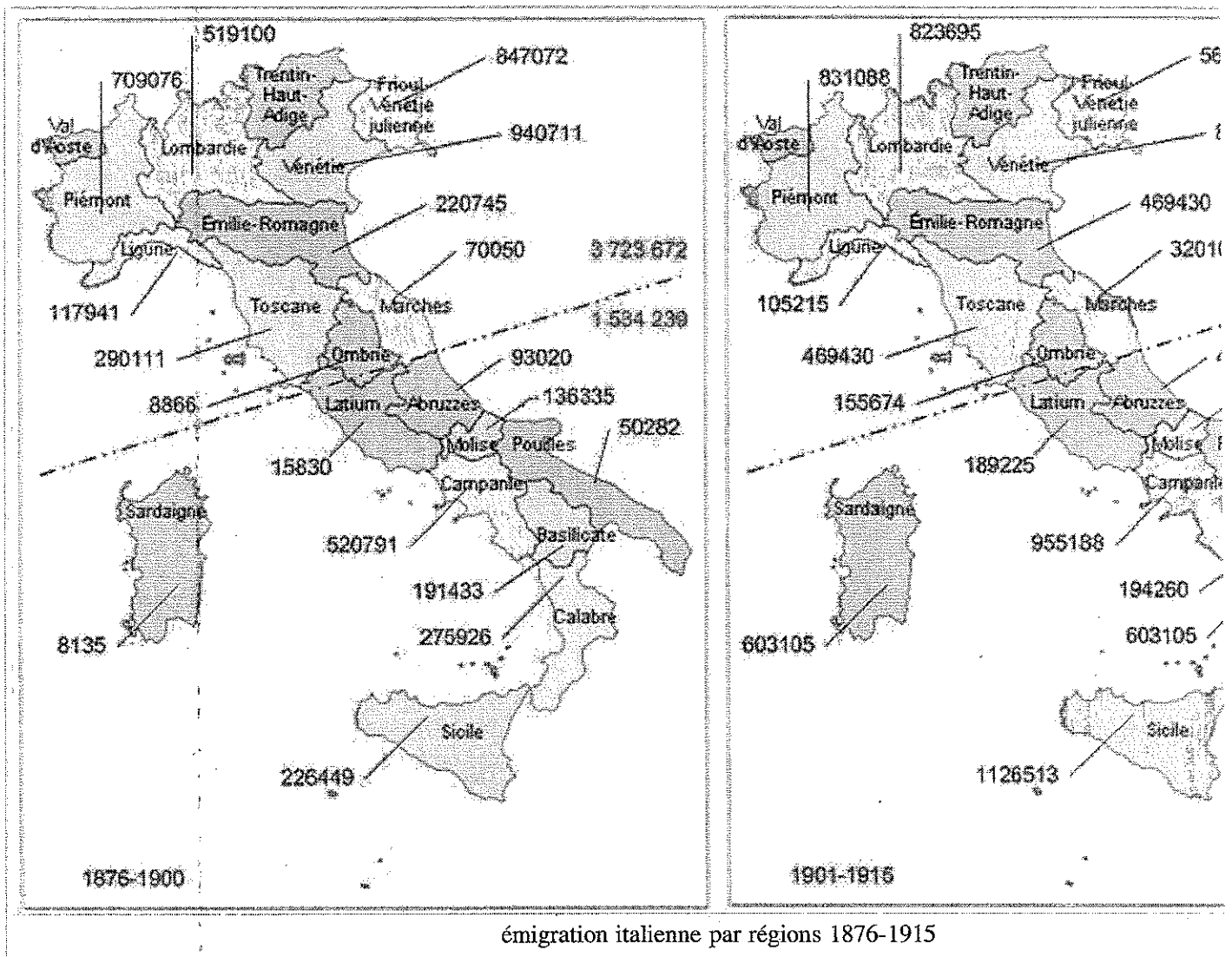
est composée d'agriculteurs. L'unification a brisé le système féodal: depuis le Moyen-Âge et particulièrement dans le sud, les terres étaient la propriété inaliénable des aristocrates, des organisations religieuses ou du roi. La décomposition du féodalisme et la redistribution des terres ne permet pas aux petits agriculteurs de vivre de leur production. Beaucoup ne disposent que de toutes petites parcelles qu'il faut diviser au cours des successions patrimoniales³. L'Italie ne produit pas suffisamment de denrées alimentaires, la cause principale est le manque de capitaux et leur mauvais emploi, les riches propriétaires terriens plutôt que d'améliorer leurs terres, préfèrent en acquérir de nouvelles ou investir en titre, ce qui constitue le meilleur signe de progression sociale. L'impact de la politique sur la santé de la population est importante; en 1880, par le manque de programmation de plans d'aménagement des zones marécageuses, 600 000 personnes sont touchés par la malaria et dans les campagnes du nord la pellagre se développe, causée par la misère et la malnutrition provoquant 104 000 cas.

À partir de la fin des années 1880, l'Italie connaît notamment une grave période de crise caractérisée comme « les années les plus noires de l'économie italienne » par l'historien G. Luzzatto, provoquée par trois événements majeurs :

1. La rupture commerciale avec la France
2. Une crise agricole (aggravée par la rupture précédente)
3. Une crise immobilière et bancaire.

C'est dans ce contexte économique morose que débutent les premiers départs massifs d'italiens vers l'étranger. En même temps poussés par les transformations socio-économiques en cours dans le nord de la péninsule italienne qui touchent surtout la propriété de la terre, une partie des paysans vont être sollicités par les mines et industries de proches pays européens déjà industrialisés comme la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse ou le Luxembourg (mécanique, acier, textile)... manquant déjà de main-d'œuvre.

La direction générale de la statistique n'a commencé ses premières études statistiques officielles sur l'émigration qu'à partir de 1876. Les chiffres montrent comment l'émigration a augmenté de façon spectaculaire :



En extrapolant à partir des 25 millions d'habitants de l'Italie à l'époque de l'unification du pays, la fécondité et la mortalité, sans prendre en compte l'émigration, la population aurait dû atteindre environ 65 millions en 1970 alors qu'elle n'était, en raison de l'émigration au début du siècle, que de 54 millions ⁴.

Entre 1876 et 1900 on dénombre déjà plus de 220 000 départs annuels d'italiens.

Le taux migratoire moyen qui n'est que de 8 ‰ en 1894, va s'élever à 10 ‰ en 1900, avant de culminer à 25 ‰ (soit 2,5 % de la population totale) en 1913 avec près de 875 000 départs hors des frontières ⁵. En tout, de 1900 à 1915, ce seront plus de 8 millions d'italiens qui quitteront le royaume ⁶.

L'émigration n'est pas particulièrement contrôlée par l'État. Les émigrants sont souvent entre les mains d'agents soucieux de leurs intérêts. Les abus conduisent à une première loi votée en 1888 pour placer les agences de l'émigration sous le contrôle de l'État ⁷.

La loi n.23 du 31 janvier 1901 crée un commissariat à l'émigration qui a pour objectif d'accorder des licences aux transporteurs, des coûts fixes de billets, un ordre aux ports d'embarquement, la surveillance des conditions de santé pour les jeunes, la mise en place d'auberges de jeunesse et d'établissements de soins, et de conclure des accords avec les pays d'accueil pour aider à prendre soin de ceux qui arrivent. Cela inclut les discussions sur législation du travail aux États-Unis jugée discriminatoire à l'égard des

travailleurs étrangers (1885) et même suspendre, pour un temps, l'émigration vers le Brésil, où de nombreux émigrants sont utilisés dans des conditions inacceptables⁷. Tous ces mesures favorisent l'émigration.

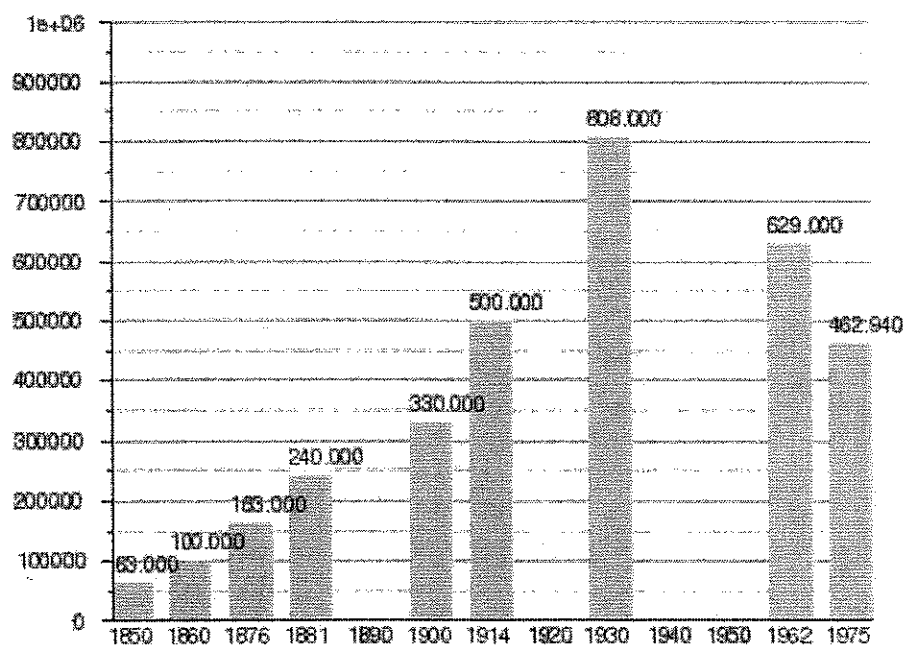
Les mouvements d'émigration concernent presque toutes les régions, y compris les plus dynamiques, comme la Lombardie, la Ligurie, l'Italie centrale. Même si certains de ces taux sont cependant inférieurs à la moyenne, car plus peuplés, c'est ce nord italien qui fournit une part importante des migrants vers l'Europe, et le sud vers les Amériques.

L'émigration en France

Les facteurs qui ont contribué à l'émigration italienne en France sont nombreuses, la France qui a tendance à contenir la croissance de sa démographie ne peut plus compter sur les pays limitrophes comme la Belgique ou la Suisse qui, sur le modèle français, ont un développement économique supérieur à l'Italie⁸. La France dont le développement est plus précoce a besoin pour soutenir son développement industriel et colonial d'une main d'œuvre importante. La proximité territoriale constitue un atout supplémentaire ainsi que la position de *terre d'accueil* que la France a traditionnellement tenu à l'égard des réfugiés politiques.

La première vague d'émigration italienne remonte à la fin du XIX^e siècle, notamment en Savoie, avec l'arrivée de paysans en provenance du Frioul, du Piémont, de Gènes. Après la première guerre mondiale, une nouvelle vague est formée de migrants chassés par la pauvreté et de réfugiés politiques. Des heurts avec la population existent (notamment en raison de la hausse du chômage dans les années trente). La dernière vague s'installe dans les années cinquante et soixante.

C'est l'Italie septentrionale qui fournit le plus gros de la main d'œuvre et particulièrement le Piémont avec 30 % des migrants suivi de la Lombardie (20%) et de l'Émilie-Romagne (10%). Les principales zones d'implantation se trouvent à proximité des frontières, les Alpes-Maritimes (20%), le Var (10%) et les Bouches-du-Rhône (12%) qui avec la Corse représente le tiers de la population transalpine. Le deuxième pôle est constitué des départements proche de la zone alpine avec le Rhône, la Savoie, Haute-Savoie et l'Isère. Le troisième pôle est la Seine qui compte 24 000 italiens en 1896. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que de nouvelles régions attirent des émigrants, la Lorraine, le Nord-Pas-de-Calais, l'Aquitaine (Lot-et-Garonne), le Gers.



Présence italienne en France

En 1900, les Italiens dépassent pour la première fois le nombre de Belges et en 1911 ils deviennent le premier groupe d'étranger en France, à cette date, ils constituent 36 % des émigrés et 1% de la population française.⁹

En 2008, environ quatre millions de Français ont des origines italiennes¹⁰.

Les migrations transatlantiques

Au milieu des années 1880, plus de 50 % des départs se font vers le continent américain, dont les 3 principales destinations sont essentiellement les États-Unis, mais aussi le Brésil et l'Argentine. Les habitants du Mezzogiorno sont les principaux migrants à tenter l'aventure outre Atlantique, avec près de 70 % des départs vers les Amériques entre 1900 et 1914.

Émigrés italiens – moyennes annuelles :

date	Total	Destinations transocéaniques	Pourcentage
1886 – 1890	221669	131005	59 %
1891 – 1895	256510	147443	57 %
1896 – 1900	310434	161901	52 %
1901 – 1904 ¹¹	510012	...	...
1905 – 1907	739661	458303	62 %
1908	486674	228573	47 %
1909 – 1913	679152	404942	60 %
1914	459152	233214	51 %

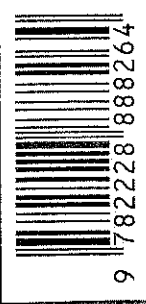


Trois millions et demi de descendants d'Italiens vivent aujourd'hui en France. Qu'ils soient petit-fils d'émigrés politiques – ceux de l'épopée garibaldienne ou du fascisme –, héritiers des ouvriers de Lorraine, des mineurs ou des colporteurs, issus de la banlieue ou installés le long de la Côte d'Azur, paysans du Gers ou artisans parisiens, ils forment la grande famille des Ritali.

Depuis cent cinquante ans, leur destin mêle inextricablement deux patries, deux sensibilités souvent difficiles à combiner et, par-dessus tout, le sentiment unique d'être libre, toujours en partance pour un univers peuplé de souvenirs d'enfance ou d'images grapillées au fil des retours. C'est cette histoire que Pierre Milza, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris et spécialiste internationalement reconnu des migrations, a voulu écrire. Ce sont les récits de la vie des immigrés venus de ces Italies si diverses, leurs comportements, leurs ambitions, leurs combats politiques ou sociaux, les voies de leur intégration et les rejets de leur mémoire qu'il déchiffre.

Mais, parce que Pierre Milza est aussi un Rital, que ses racines plongent à la fois sur les rives du Pô et sur les bords de la Seine, ce livre établit un dialogue exceptionnel entre l'histoire d'une communauté et la chronique d'une vie.

Illustration : Vallée de Chevreuse, années vingt.
Italiens travaillant dans les carrières, CEDEL.



Catégorie 7

ISBN : 2-228-88826-5

Code Seul : 27513



Pierre Milza Voyage en Ritalie



Pierre Milza Voyage en Ritalie

Petite Bibliothèque Payot



(1993)

A Longwy, à Villerupt, à Hussigny, tout au long du chapelet de mines et d'usines qui est en train de faire du bassin de Briey le cœur sidérurgique de l'Hexagone où les Transalpins ne cessent d'affluer, on ne manque pas une occasion de stigmatiser tantôt leur docilité aux manœuvres du patronat, leur manque de convivialité, leur instabilité (« comme les hirondelles », ils arrivent au mois d'avril et repartent en octobre), leur propension à supporter les pires conditions de vie et de travail, leur esprit « mercanti », bref leur absence de « nerf » et de dignité virile, tantôt au contraire la brutalité et la rusticité de leurs mœurs, ainsi que leur tendance à propager les idées subversives et les pratiques révolutionnaires qu'ils ont importées de la péninsule. Et là aussi, comme partout où s'affichent des habitudes de vie qui tranchent avec celles de la communauté autochtone, ce sont les goûts, les couleurs et — déjà ! — les odeurs qui sont mis en avant par tous ceux qu'indispose la présence envahissante de ceux que l'on appelle en Lorraine les « italboches » et les « ours ». En témoignent, entre autres exemples, ces lignes extraites d'un article paru en juillet 1905 dans *L'Est républicain* et que citent Serge Bonnet et Roger Humbert dans le livre qu'ils ont consacré à l'histoire des grèves de 1905 en Lorraine sidérurgique :

« Si vous passez un jour, à l'heure de midi, vers Mont-Saint-Martin, ou Villerupt, près d'une des nombreuses cantines italiennes, votre odorat est désagréablement chatouillé par des odeurs d'abominables ratatouilles. Des vieilles sordides, à la peau fripée et aux cheveux rares, font mijoter des fritures étranges dans des poêles ébréchées. Et les bêtes mortes de maladie, à des lieues à la ronde, ne sont pas souvent enfouies, elles ont leur sépulture dans les estomacs des Italiens, qui les trouvent excellentes pour des ragouts dignes de l'enfer. Toute cette cuisine diabolique passe encore sous le ciel bleu de l'Italie, et fait d'ailleurs partie de la « couleur locale » des quartiers pauvres de Rome ou de Naples. Mais il en est tout autrement en Lorraine, où la salété chronique et la façon de vivre déplorable des Italiens font courir de sérieux dangers de contamination à la population indigène²³. »

pp. 121-122

L'entrée de l'Italie dans la guerre aux côtés de l'Entente, en 1915, ne pouvait que modifier favorablement l'image de la sœur latine auprès d'une opinion française jusqu'alors demeurée méfiante à son égard. L'érection d'une statue dédiée à l'Italie dans le jardin du Palais-Royal à Paris, en 1921, dit bien à quel point le sentiment public a changé en quelques années. Les migrants sont les premiers à tirer avantage de ce renversement de la conjoncture psychologique.

Leur propre image s'est elle-même fortement améliorée du fait de la participation de nombre d'entre eux à l'effort de guerre de la France. Dès les premiers jours du conflit, c'est par milliers que les Italiens se sont portés volontaires pour combattre aux côtés de leurs hôtes. Ne pouvant être incorporés dans des unités régulières de l'armée française, ils ont été soit renvoyés chez eux — en attendant que leur pays s'engage dans la guerre —, soit enrôlés dans la légion garibaldienne pour être aussitôt envoyés sur le front de l'Argonne. Par la suite, la France fera appel à son alliée latine pour que celle-ci recrute dans la péninsule de jeunes travailleurs volontaires n'appartenant pas encore aux classes mobilisables, et qui seront expédiés dans les zones proches du front, pour y effectuer des travaux de fortifications ou de construction ferroviaire. Enfin, si des unités françaises ont aidé l'armée italienne à redresser sa situation après la débâcle de Caporetto, à l'automne 1917, des Transalpins ont en retour combattu en Champagne l'année suivante et concouru à la mise en échec de l'offensive allemande : les milliers de tombes du cimetière italien de Bligny sont là pour en témoigner.

p. 124

Dans *Toni*, le film qu'il réalise en 1934 et qui sort l'année suivante sur les écrans, Jean Renoir met en scène un jeune immigré italien installé dans le Sud-Est et qui est, à peu de chose près, la réplique de ses compagnons de travail français. Il est loyal, honnête, travailleur, courageux, aimable. Il parle la langue des indigènes (avec l'accent marseillais). Tout au plus est-il davantage qu'eux porté sur la musique et sur le chant. Le film, qui se termine par la mise à mort du héros, ne dissimule ni les tensions entre les communautés, ni les comportements xénophobes de certains protagonistes, mais l'image du Transalpin dont il est porteur est incontestablement positive et fort éloignée du stéréotype classique.

Certes, à cette date comme quinze ou vingt ans plus tôt, c'est surtout dans les milieux patronaux que s'élabore l'image de l'Italien « bon ouvrier », en même temps que « bon père de famille » généralement peu enclin à troubler l'ordre social. Mais elle tend également à se diffuser dans d'autres secteurs de l'opinion : les milieux modérés, les catholiques lorsqu'ils ne versent pas dans l'ultra-nationalisme, les militants des partis de gauche et des organisations syndicales, désormais acquis à l'idée que les Transalpins sont, plus que beaucoup d'autres, capables de solidarité et de pugnacité dans les luttes ouvrières. N'est-ce pas Magdeleine Paz qui écrit en 1938 dans *Le Populaire*, parlant des migrants d'outre-monts :

« Quelle sémence de vertus humaines ils répandent sur la terre française ! Sobriété, gaieté, patience, force vitale, adresse, industrie, gentillesse, acharnement dans le travail, sens artistique inné, le levain qu'ils apportent est fait de toutes ces qualités, et partout où ils passent le métier en bénéfice, la nation en est enrichie... Il n'est au pouvoir de personne d'évaluer leur contribution à la prospérité française. Elle est incalculable²⁸. »

Les événements de 1940-1944 devaient évidemment peser d'un poids très lourd dans l'évolution des rapports entre les deux populations. Nous en évoquerons les conséquences dans le chapitre consacré aux guerres. Retenons pour l'instant qu'entre le traumatisme du « coup de poignard dans le dos » du 10 juin 1940 et le fantasme des mythiques bombardements d'avions fascistes sur les routes de l'exode, d'une part, et les combats menés par les antifascistes italiens dans les maquis français ou dans les rangs des FTP/MOI d'autre part, ce sont les premiers qui ont eu le retentissement le plus profond et le plus durable dans la conscience collective des Français.

Ont-ils pour autant réveillé une animosité comparable à celle qu'ont connue les migrants d'outre-monts à la fin du XIX^e siècle ? On pourrait le croire, à lire ces lignes extraites de *L'Italie d'aujourd'hui*, le « bulletin intérieur édité par les socialistes italiens de l'Est » en juillet 1945 :

« ... Nous filons... sur les routes qui nous conduisent dans les centres où travaillent nos amis, nos braves ouvriers italiens... Ils nous posent tous la même question : est-ce que nous pouvons rentrer en Italie ? Nous préférons manger un morceau de pain sec à la maison plutôt que de rester ici pour nous entendre journellement répéter et reprocher le coup de poignard de juin 1940 ; et pourtant quelle faute en avons-nous ? Nous qui avons toujours dénoncé le fascisme comme fauteur de guerre, nous qui souffrîmes autant que les Français du coup de poignard de Mussolini. Nombreux furent ceux qui s'enrôlèrent dans l'armée française et ceux qui restèrent soit dans la mine, soit dans les usines, ou dans les chantiers, et apportèrent avec leur travail une contribution tangible à la prospérité du pays. Et tout ceci aujourd'hui est oublié³⁶ ? »

Examinée de près, et autant qu'on puisse en percevoir les tendances à travers la presse de l'époque, l'opinion française ne paraît pas pourtant s'être laissée aller à un anti-italianisme généralisé. Très vite, il s'est opéré un clivage entre les organes modérés ou de droite, pour lesquels le peuple italien porte dans son ensemble la responsabilité des événements de 1940, et ceux qui, à gauche, le considèrent au contraire comme la première victime du fascisme et estiment qu'il s'est de toute manière racheté par sa contribution à la lutte armée contre les nazis. D'un côté *La France libre* juge que « les Italiens résidant en France sont tous responsables de ce qui a été fait contre notre pays » et exige après la Libération « une sévère révision de tous les Italiens titulaires d'un permis de séjour³⁷ ». De l'autre, *Le Populaire* et *L'Humanité* font campagne pour que ne soient pas « traités d'ennemis de la France les volontaires du maquis, ceux qui au cours des journées insurrectionnelles de la région parisienne se sont battus les armes à la main dans les rangs des FFI pour chasser les Boches³⁸ ».

De l'adoption à la transparence

A la veille d'une guerre qui va bouleverser les communautés immigrées et ranimer chez beaucoup de Français d'antiques rancœurs, les Italiens peuvent être considérés dans leur ensemble comme très fortement intégrés à la société d'accueil. Les émeutes xénophobes ont disparu. Les règlements de comptes individuels et les rixes qui émaillent les rapports sociaux ordinaires se font plutôt moins nombreux et moins violents. La mythologie et le discours ont également perdu de leur virulence. Au moment où affluent de nouveaux nomades — Espagnols, Polonais et Nord-Africains —, le Transalpin commence à être perçu comme un familier, un proche parent dont on admet qu'il est, plus que d'autres, susceptible de se fondre avec les autochtones de souche dans un creuset français dont personne ne songe encore à contester les vertus assimilatrices.

Dans ce registre du discours politique, les clivages changeront peu au cours des années suivantes. Ils ne coïncident d'ailleurs pas toujours avec la dichotomie droite/gauche. N'est-ce pas Jacques Fauvet qui, commentant le discours dans lequel le général de Gaulle avait fait allusion à la nécessité pour la France de recourir à de « bons éléments d'immigration » — venus d'Italie et d'Espagne —, écrivait dans *Le Monde* : « La France tient sa vertu d'un équilibre maintenu au long des siècles entre méditerranéens et nordiques. Un surcroît d'immigrants latins risque d'aggraver une rupture déjà sensible dans la structure humaine du pays. Ce sont donc des nordiques qu'il nous faut³⁹ ? On peut toujours rêver. Les « nordiques » ne viendront pas repeupler la France du second après-guerre et il faudra faire avec les « ritals ».

Chez l'homme de la rue, les sentiments manifestés à l'égard de ceux-ci oscillent parallèlement entre l'assimilation à une nation qui est jugée collectivement responsable du « coup de poignard » de 1940 et la reconnaissance d'une parenté qui fait que l'Italien est désormais perçu comme plus aisément assimilable que les représentants des autres populations immigrées. La grande enquête entreprise par l'INED au début des années cinquante sur l'attitude française à l'égard des étrangers⁴⁰ révèle qu'à cette date les Italiens viennent en deuxième position — immédiatement après les Belges et devant les Suisses — parmi les nationalités dont les facilités d'adaptation sont jugées les plus grandes⁴¹. S'agissant des « sympathies exprimées », ils ne viennent toutefois qu'au quatrième rang, derrière les Belges, les Suisses et les Hollandais, devançant les Espagnols, les Polonais et les Autrichiens, tandis que les Nord-Africains et les Allemands occupent respectivement l'avant-dernière et la dernière place.

L'image des Italiens s'est donc fortement améliorée depuis le début du siècle, et cela malgré les rancunes produites par l'agression fasciste de 1940. Il reste que, dans un contexte qui varie beaucoup d'une région à l'autre, le comportement des autochtones est loin d'être uniformément favorable aux immigrés transalpins, qu'ils soient ou non installés de longue date dans l'Hexagone, voire devenus citoyens français. A Nice, par exemple, où la présence italienne est à la fois ancienne et numériquement très forte, et où l'assimilation de plusieurs générations de migrants est manifeste, l'immédiate après-guerre est marqué par un regain d'italophobie auquel le souvenir très vif de l'occupation fasciste n'est évidemment pas étranger.

De l'intégration à l'instauration de relations bilatérales paritaires.

J'évoquerai un seul exemple, choisi parmi des dizaines de lieux où les Italiens ont fait souche en assez grand nombre pour que la présence de leurs descendants soit encore lisible à l'heure actuelle : le petit village de Saint-André, dans les Alpes-Maritimes, où la communauté d'origine italienne a conservé une conscience particulièrement vive.

L'immigration à Saint-André est moins ancienne que dans beaucoup d'autres communes des départements méditerranéens, mais elle a été importante et très concentrée dans ses lieux de provenance. C'est en effet durant les années de l'entre-deux-guerres que les Italiens, originaires pour la plupart du village de Lucignano en Toscane (province d'Arezzo), sont arrivés massivement à Saint-André pour y accomplir des tâches diverses, fuyant à la fois les graves difficultés économiques de leur région et la répression exercée dans les campagnes rouges par les fascistes.

Il s'est ainsi constitué au fil des années noires une petite communauté dont les activités se sont diversifiées, mais qui a conservé une réelle cohésion et qui présente aujourd'hui encore une certaine lisibilité. J'ai entre les mains, au moment où j'écris ces lignes, un bulletin ronéotypé daté de novembre 1983. Il m'a été adressé par un de mes anciens étudiants et porte pour titre *Le Petit Crapaud*, sous-titre en dialecte niçois : «la vous dou babi», organe de liaison et d'information des habitants de Saint-André.

Mais surtout, les rédacteurs du *Petit Crapaud* consacrent une partie importante de leur numéro au jumelage de leur commune avec Lucignano et au voyage qui a conduit en Toscane un certain nombre de Saint-Andréens. A cette occasion ils publient les témoignages de deux représentantes de l'immigration des années trente, mesdames Braconi et Cencini, qui nous apprennent notamment qu'un certain nombre de Lucignanais venus s'installer à Saint-André au moment du fascisme ont été employés comme manœuvres, maçons, charretiers ou chauffeurs par l'entreprise Spada à Nice, l'une des grandes réussites italiennes dans l'industrie des travaux publics de cette ville (Spada a participé à la construction de la ligne Maginot).

Sont jointes au dossier deux lettres écrites l'une en 1923, au moment de l'arrivée des premiers Lucignanais à Saint-André, l'autre en 1983 à l'occasion du jumelage. Il est clair, s'agissant de la première, qu'elle a été «traitée» pour les besoins de la cause, c'est-à-dire traduite en français et expurgée de ses maladresses de style. Quoi qu'il en soit, elles disent bien l'une et l'autre quelle a été l'évolution de la présence italienne à Saint-André entre le début des années vingt et la période actuelle. Je les reproduis donc ici dans la version qu'en donnent les responsables de «la voix du babi».

La première

est datée du 1^{er} août 1923 :

«Chère tante, oncle et cousins,

«Je vous écris pour vous dire que maintenant j'habite un village qui s'appelle Saint-André-de-Nice.

J'ai trouvé du travail dans une carrière qui s'appelle SPADA. Le patron m'a fait la carte de travailleur étranger pour un an.

C'est Giovanni qui m'a fait embaucher en disant que j'étais maçon. Il a pris tous mes outils neufs et m'a donné les siens, tous vieux, pour faire croire au contremaître que j'étais un vieux maçon.

Je gagne 30 sous de plus par jour. J'ai trouvé une famille d'Italiens, installée depuis un an à Saint-André, qui me donne de la soupe de temps en temps.

J'ai acheté une bicyclette d'occasion.

L'autre jour, je me suis battu avec un Français qui disait que je venais manger son pain et que j'étais un sale Italien.

Je t'ai envoyé 100 francs et tu donneras 3 francs pour trois cousins.

Tu n'oublieras pas d'acheter des fleurs pour la tombe de ma mère et de mon père.

Dimanche, je m'achèterai une veste à Nizza.

Ne vous faites pas de souci pour moi.

Tu feras bien le bonjour à Marcella et dis-lui que je pense à elle. Plus tard, je reviendrai.

Votre neveu : Giuseppe.»

La seconde lettre porte comme date le 1^{er} août 1983 et est libellée en ces termes :

«Mon cher cousin,

«Je t'annonce que la municipalité de mon village s'apprête à jumeler ton village Lucignano et le mien, qui est Saint-André.

La rencontre aura lieu le 15 août. Nous arriverons par car sur la place, où je te présenterai mes amis présents.

Au programme, il y a l'exposition de peinture à inaugurer, le défilé dans le village, la réception par les autorités de ton village. Nous traverserons ensuite le village avec, bien sûr, maires en tête, de petits drapeaux français.

Je sais que tu seras là et que ce sera une vraie Fête de l'Amitié.

J'ai tellement parlé de ton beau village toscan (qui est aussi celui de mes parents) que tous veulent le connaître.

Tu sais, beaucoup de ceux qui viendront retrouveront quelques parents éloignés. C'est normal.

Domage que plusieurs des premiers Toscans venus en France vers 1920, comme Giovanni Salvini, disparu depuis quelques mois, ne soient plus là pour nous voir.

Oui, je suis content de venir avec ces Français dont certains sont les fils de ceux qui ont accepté plus ou moins bien mes parents, tes oncles...

Tu sais, aujourd'hui, tout ça c'est fini. Mon pays c'est la France et mon village, c'est bien Saint-André.

Après notre visite, c'est vous qui, de Lucignano, viendrez nous voir. Tu sera bien reçu et tu feras venir tous tes amis.

Mon cher cousin, garde quelques bouteilles de chianti au frais pour notre arrivée et, tous ensemble, nous boirons à l'amitié.

Je t'embrasse et à bientôt.

Jean 55.»

pp. 456-458

La chute du fascisme, l'établissement de relations amicales

entre les deux sœurs latines, l'avènement de la société de consommation, le tourisme de masse ont permis à beaucoup d'Italiens qui avaient coupé leurs racines de renouer avec leur pays natal, d'y effectuer des séjours fréquents, d'y retrouver quelques traces de leur enfance et de leur adolescence, parfois même — il en a été ainsi par exemple de mineurs ou de sidérurgistes installés en Lorraine depuis vingt ou trente ans — de regagner tardivement la terre de leurs ancêtres. Une solidarité avec le pays d'origine, pas nécessairement ou pas seulement l'Italie en tant qu'État-nation, mais aussi et surtout la petite patrie locale, s'est ainsi reconstituée et a tiré profit du renversement d'image dont la sœur latine et ses habitants ont été les bénéficiaires depuis le milieu des années soixante.

De là découle chez beaucoup d'immigrés italiens un retour aux sources qui se traduit, l'âge aidant et avec lui le besoin qu'ont les hommes de se sentir arrimés à quelque chose qui dépasse leur propre durée, par la redécouverte d'une italianité refoulée. Jean Floccari, ce maçon calabrais installé à Bagnaux depuis la fin des années vingt dont j'ai eu l'occasion d'exposer le périple dans ce livre, date ce renversement d'image et de sentiment du premier voyage qu'il a pu faire dans son pays, peu de temps après la guerre. Parti, on s'en souvient, en 1917, il n'avait jamais depuis cette date remis les pieds dans son village de Polistena (province de Reggio Calabria). En 1948, devenu citoyen français après avoir attendu plus de quinze ans l'aval des autorités administratives françaises et s'être porté volontaire pour combattre sous l'uniforme français en 1939, il s'est embarqué pour la Calabre avec sa femme et ses trois enfants. « Jusqu'alors, explique-t-il, j'avais complètement rejeté l'Italie, pas le pays, pas les Italiens qui sont mes frères et qui en avaient été les premières victimes, mais le "système". » Entendons, le fascisme, et au-delà du fascisme tout ce qui, pour ce révolté devenu communiste en exil, constituait le symbole de l'exploitation et de l'oppression :

« Eh bien oui... Quand j'ai quitté l'Italie pour la France, je n'ai pas réfléchi. Je ne savais pas que je partais pour toujours. J'étais jeune, c'était la guerre. Après j'ai regretté mon geste. Oui, c'est vrai, j'ai regretté. Je dis la vérité. J'ai regretté. Mais, vous

comprenez, c'est la faute à Mussolini tout ça. C'est la faute à cette sale politique... Sans Mussolini je serais rentré. Ah oui ! Pendant des années, jusqu'à la guerre, et même après, je n'ai plus voulu penser à l'Italie. Je n'ai jamais voulu lire les journaux italiens. D'ailleurs je n'y arrive pas. J'ai oublié. Il me faut trois quarts d'heure pour lire un article, et quand j'ai fini, je ne me souviens plus du début. Alors que je lis facilement les journaux français.

Donc, jusqu'en 1948, je ne voulais plus entendre parler de l'Italie. Je détestais l'Italie. Et puis, j'y suis retourné avec ma famille. A Polistena, il ne restait plus grand-chose du monde que j'avais connu. Mais c'était mon pays, et j'ai adoré tout de suite. Et voyez, alors oui, j'ai beaucoup regretté mon geste...

... Depuis, je suis devenu, c'est vrai, chauvin de l'Italie. J'y vais tous les ans en voiture. Ma femme, elle aime pas beaucoup l'Italie. C'est pas son truc. Alors j'y vais seul, ou avec mon fils, ou avec un de mes petits-fils. Maintenant, il va falloir que je prenne le train ou le car, car je ne peux pas y aller seul en voiture.

Q. Vous dites que vous êtes devenu chauvin de l'Italie. Comment ce "chauvinisme" se traduit-il dans votre existence quotidienne ? Le football, la cuisine, le cinéma italien ? Quoi encore ?

Un peu tout ça. La cuisine, oui, mais ça m'est venu sur le retard. Après la retraite. J'ai été des années moi sans manger la pâte. Maintenant c'est moi qui la fais. Le cinéma, je n'y vais pas beaucoup, mais je les regarde à la télé. J'adore les films italiens. J'adore les femmes italiennes, les artistes. L'autre soir, à la télé, il y avait un film avec, je sais plus comment elle s'appelle. Mangano ? J'ai adoré... Par contre, je n'aime pas les institutions. Voyez-vous, par exemple, le consulat. Je n'ai jamais mis les pieds au consulat. Il me semble que rien n'a changé depuis avant la guerre. Je n'aime pas non plus leur politique. Songez qu'il y a 33 % d'électeurs communistes dans ce pays et que les communistes ils sont toujours à la porte³³.

pp. 481-483

Première génération :
retour au pays

S'agissant de la deuxième génération italienne et de la relation qu'elle entretient avec la terre de ses ancêtres, il est clair qu'une transformation radicale s'est faite dans les esprits depuis une date relativement récente : conséquence au premier chef du changement d'image dont ont bénéficié dans notre pays l'Italie et son peuple. Le souvenir du « coup de poignard » s'est peu à peu estompé et avec lui tout le bric-à-brac d'images et de stéréotypes qui, appliqué aux Italiens, avait pesé depuis plus d'un siècle sur leurs rapports avec les Français. Dès lors, ce qui avait longtemps été perçu par les premiers comme honteux a cessé de l'être, et nombre de traits qui, pour nos contemporains, caractérisent de manière positive l'Italie actuelle, ont été utilisés par eux pour valoriser leur propre image. La nostalgie aidant, le fils et la fille d'immigrés ont ainsi été amenés à faire une relecture de leur passé et du passé de la génération pionnière. Le mot « rital », expression même du mépris dans lequel une partie de la population française a longtemps tenu les Transalpins, a pris, adopté par les descendants de migrants, une connotation positive à laquelle a fortement concouru le livre de Cavanna. D'une insulte au demeurant bénigne, nous avons fait un drapeau.

La question m'a été posée un jour par Fernando Caruso, ancien directeur de l'Institut culturel italien de la rue de Varenne. « Qu'est-ce que tu veux dire, quand tu affirmes : je suis un Rital ? » Je n'ai pas su très clairement le lui dire, de même que les représentants de la deuxième génération auxquels j'ai posé la même question n'ont su me répondre avec précision. Je me suis composé une identité sur mesure pour marquer ma différence sans trop bousculer les acquis culturels de mon enfance et de mon adolescence.

Cela a tout de même produit un personnage qui relève d'une double appartenance. Mes repères intellectuels sont français, cartésiens, façonnés par le plan en trois parties et par l'ordonnement classique des idées et des mots. Je n'ai de goût ni pour la rhétorique pure, ni pour le discours historique au troisième degré, tel que le pratiquent parfois nos collègues italiens. Au plan de l'organisation sociale, j'aime qu'il existe un service public et qu'il fonctionne, et j'apprécie peu le clientélisme qui structure des pans entiers de la société transalpine. En revanche, j'ai des réflexes, des sentiments, des réactions viscérales, des goûts, dont je ne sais pas d'où ils me viennent, ce qu'ils recèlent d'acquis ou d'inné, de spontané ou de fabriqué, et que je perçois avec délectation comme des signes de mon identité ritale.

Deuxième génération

La ritalie
revendiquée

Cette double appartenance, ce va-et-vient permanent entre deux cultures, entre deux manières de voir et de percevoir le monde, entre l'univers des idées et celui du sentir, ne me posent pas de problèmes majeurs. Mes affinités et mes répulsions intellectuelles, artistiques, politiques, ou autres ne sont pas exclusives de l'un ou l'autre horizon.

Mes idoles littéraires et artistiques sont majoritairement transalpines. Ce sont les romanciers classiques du XX^e siècle, que je lis, aussi souvent que possible, dans leur langue d'origine : Svevo, Buzzati, Vittorini, Pratolini, Calvino et surtout Pavese. Ce sont les peintres et les sculpteurs florentins du *Quattrocento*, les grandes figures du baroque romain (Botticelli et surtout Bernin), le dieu Verdi que je place au sommet de mon panthéon musical, avec Mozart (mais Mozart n'est-il pas aussi et surtout un musicien italien ?). Ce sont les maîtres de la cinématographie transalpine des années soixante et soixante-dix : Visconti en premier lieu, puis Scola, Fellini, Comencini, Rosi, les frères Taviani. Mais cela ne m'empêche pas d'apprécier plus que leurs homologues d'outre-monts les romanciers français du XIX^e siècle, la littérature et l'art français du XVII^e, le cinéma français des années trente et quarante, et d'être parfaitement imperméable, par exemple (mais l'exemple est significatif) aux écrits de Benedetto Croce.

Donc une tête plutôt façonnée par l'Hexagone et un cœur qui, avec le temps, penche de plus en plus du côté de la sœur latine, sans que cela affecte en quoi que ce soit ma fidélité citoyenne à la nation française. Avec tout cela, je me suis bricolé une identité double, pas trop inconfortable, dans un but assumé de valoriser ma différence et de satisfaire peut-être un besoin de séduire qui remonte à l'enfance.

Cela ne va pas, on s'en doute, sans contradiction. Rital en France, je suis dans mon milieu celui qui parle avec les mains, qui préfère la *pasta* au steak-frites, le *lambusco* au beaujolais, les Alfas rouges à la R25 et l'AS Parma à l'OM. Celui aussi qu'irrite profondément la propension qu'ont les médias à ne voir, chez nos cousins d'Italie, que *combinazione* et structures mafieuses. Il n'empêche qu'à peine la frontière franchie, je ne suis pas le dernier à fustiger tout ce qui, dans l'Italie d'aujourd'hui, me paraît indigne d'un grand pays moderne, et à souffrir de certains traits de la mentalité transalpine. Autrement dit, je n'échappe pas complètement au réflexe gallocentrique dont j'ai pourtant essayé de dévoiler les ressorts dans la partie de ma thèse consacrée aux voyageurs français dans la péninsule.

pp 489-491

Claude Barzotti, Je suis Rital et je le reste

<http://www.paroles-chanson.org/Nom.Chanteur/Claude.Barzotti.htm>

Paroles de la Chanson :Le Rital

**A l'école quand j'étais petitJe n'avais pas beaucoup
d'amiJ'aurais voulu m'appeler DupontAvoir les yeux un peu
plus clairJe rêvais d'être un enfant blondJ'en voulais un peu à
mon pèreC'est vrai je suis un étrangerOn me l'a assez répétéJ'ai
les cheveux couleur corbeauJe viens du fond de l'ItalieEt j'ai
l'accent de mon paysItalien jusque dans la peau**

Refrain*Je suis rital et je le resteEt dans le verbe et dans le
gesteVos saisons sont devenues miennesMa musique est
ItalienneJe suis rital dans mes colèresDans mes douceurs et mes
prièresJ'ai la mémoire de mon espèceJe suis rital et je le
resteArrivederci Roma*

**J'aime les amants de VeroneLes spaghettis le minestroneEt les
filles de NapoliTurin en mer et tifosiEt la Joconde de VinciQui
se trouve hélas à ParisMes yeux délavé par les pluiesDe vos
automne et de nos nuitsEt par vos brumes silencieusesJ'avais
bien l'humeur voyageuseMais de raccourci en détourJ'ai
toujours fait l'aller-retour**

Refrain*Je suis rital et je le resteEt dans le verbe et dans le
gesteVos saisons sont devenus miennesMais ma musique est
italienneJe suis rital dans mes colèresDans mes douceurs et mes
prièresJ'ai la mémoire de mon espèceJe suis rital et je le
resteArrivederci RomaNa na na na na na Na na na na na na
na*

**C'est vrai je suis un étrangerOn me l'a assez répétéJ'ai les
cheveux couleur corbeauMon nom à moi c'est BarzottiEt j'ai
l'accent de mon paysItalien jusque dans la peau**

Rita Pavone - Bonjour la France

Année 1971
Auteurs Mya Simille - Michel Delancray -
compositeurs Baglioni - Coggio

Paroles Sur la terre, les lumières de
Paris
Quand j'arrive, sur la piste à
Orly
Déjà l'on s'aime, toi et moi
Je te dis tout bas

Bonjour la France,
Tandis que s'en va mon taxi
Qui m'amène au hasard dans
Paris,
Bonjour la France
Et les lumières qui brillent me
disent
« Bienvenue, toi qui viens
d'Italie »
Bonjour la France
Je suis étrangère
Mais toi tu es sans frontière
Tu reçois tous ceux qui errent
Sans trouver leur terre
Ou qui sont misère [miséreux]
Tu reçois tout ceux qui s'aiment
Et qui ont de la peine
Comme tes enfants

Mes voyages nous séparent,
bien souvent
Et ma route ne s'arrête pas
longtemps
Mais quand je me trouve près
de toi
Je te dis ma joie

Bonjour la France
Tandis que s'en va mon
taxi
Qui m'amène au hasard
dans Paris
Bonjour la France
Et les lumières qui
brillent me disent
« Bienvenue, toi qui
viens d'Italie »
Bonjour la France
Je suis étrangère
Mais toi tu es sans
frontière
Tu reçois tous ceux qui
errent
Sans trouver leur terre
Ou qui sont misère
[miséreux]
Tu reçois tout ceux qui
s'aiment
Et qui ont de la peine
Je suis là !

Refrain (ad libitum)

livre poche
intégral

Cavanna



Les Ritals

LES RITALS

François Cavanna est né en 1923 à Nogent-sur-Marne, de père italien et de mère nivernaise. Son enfance, c'est la banlieue des bords de Marne, la chaleur de la communauté italienne, la liberté — il l'évoque dans Les Ritals (1978).

A seize ans : premier emploi, trieur de lettres aux P.T.T. La guerre, l'exode, le retour à Paris où il devient vendeur de légumes et de poissons sur les marchés, puis apprenti maçon. La suite, il la raconte dans Les Russkoffs (1979) : le S.T.O., l'apocalypse de la fin de la guerre à Berlin, etc.

A partir de 1945, début de sa carrière de journaliste. En 1949, il devient dessinateur humoristique. En 1960, il crée avec des camarades Harà-Kiri, journal bête et méchant. En 1968, c'est l'hebdo qui connaît le succès que l'on sait et qui devient en 1970 Charlie-Hebdo.

Cavanna a reçu le Prix Interallié 1979 pour Les Russkoffs.

Les Ritals ? On l'a compris, ce sont les Italiens tels que l'argot s'amuse à les appeler, tronçonnant par manie d'aller au plus court et plantant un R devant pour l'euphorie. Et Les Ritals de Cavanna, ce sont les natifs d'au-delà des Alpes attirés par l'appât du travail et fixés en banlieue est, à Nogent-sur-Marne — rue Sainte-Anne et alentours pour être précis, à une époque qui se situe entre 1930 et 1940, soit approximativement entre les six et les seize ans de l'auteur.

Récit d'enfance donc, placé dans la bouche du « gosse de ce temps-là revêtu par ce qu'il est aujourd'hui, et qui ressent tellement fort l'instant qu'il revit qu'il ne peut pas imaginer l'avoir vécu autrement ».

Le fils d'un maçon italien et d'une Morvandelle, qui grandit au milieu des purs Ritals, saute avec eux du temps des gamineries dans celui des jeux de l'adolescence, se paie une fugue et s'en repent, cherche sa place dans un monde soumis aux tentations des chemises rouges, noires ou brunes. Quant aux adultes de cette petite Italie, c'est Vidgeon qui domine tous les autres, Vidgeon planteur de pêcheurs, fabricant de mètres pliants, donneur de pain à qui en manque : son père.

Rien que pour lui, il faut lire cette alerte autobiographie d'un gamin de banlieue, dont Cavanna conte la suite dans Les Russkoffs (Prix Interallié 1979).

nistes, et leurs femmes toutes putains et vérolées. La plupart interdisent à leurs mômes de jouer avec des mômes français. Déjà, moi, à moitié français par ma mère, je suis suspect. Les petits Ritals disent « vous » à leurs parents, les parents disent « vous » à la nonna, la grand-mère. Il y a toujours une nonna, entortillée de chiffons noirs, égreneuse de chapelet, tapie dans le coin de la cuisinière, qui entretient le feu, tient chaude la minestra et surgit à la fenêtre pour appeler les gosses à l'heure de la soupe.

La rue Sainte-Anne et le quartier tout autour, c'est le vieux Nogent. Les Français ont abandonné ses ruelles tortillées, ses enfilades de cours et de couloirs et ses caves grouillantes de rats d'égout aux Ritals. A part quelques artisans comme M. Moreau, le bourrellier en face de chez nous, ou le tonnelier du haut de la rue, les quelques familles françaises qui se cramponnent, noyées dans les Ritals, sont des gens très pauvres, ou alors des sôulards à moitié clodos qui vivent des Assurances et se foutent sur la gueule le samedi soir devant toute la rue en hurlant à la volée des choses épouvantables, des choses qui traversent portes et fenêtres pourtant bouclées à grand fracas par les mères blêmes d'horreur et font ricaner les mômes sous cape. Les Ritals, de la maison au chantier et du chantier au bistrot, ne fréquentent que des Ritals. Alors ils croient que tous les Français sont comme ceux-là : sales, feignants, obsédés du cul, sôulards, va-de-la-gueule et commu-

Les Ritals, ça s'engueule pas, ça se bat pas. En tout cas, tu vois rien de l'extérieur. Les Français disent que c'est des hypocrites. Le père fronce le sourcil, les mômes filent, font ce qu'ils ont à faire, sans un mot. Le père cogne rarement. Il faut que ce soit très grave. Un crime. Avoir répondu « non » à la mère, par exemple. Alors, il déboucle sa ceinture de cuir. Deux coups, pas plus, mais secs, sur les mollets. Si c'est encore plus grave, il frappe avec le côté de la boucle en fer. Le père ne crie pas. Il engueule le même à voix contenue, entre ses dents. Ses yeux sont terribles. Le même serre les mâchoires, crève de rage rentrée, pleure en dedans, ne dit rien. Ne jamais perdre la face, surtout devant les Français. Maman est éperdue d'admiration et d'envie. Elle voudrait que papa soit comme ça. Un chef. Un dieu. Papa ne m'a jamais battu. C'est pas un dieu, papa. J'ai pas peur de lui. Si je fais le con, il est triste. Il me dit, « Pourquoi tou fas goler ta mère ? » Je fais le con pas

plus qu'un autre, plutôt même moins. Mais maman est difficile à contenter.

Moi, les petits Ritals, les pur jus, ils me font un peu peur. Comme les Peaux-Rouges des illustrés, si stoïques si méprisants. Heureusement, ils sont pas tous aussi surhumains.

La rue, elle a sûrement pas bougé depuis Agnès Sorel. Sauf l'immeuble où nous habitons, le numéro 3, qui a été reconstruit en brique juste avant 1914 par les premiers Ritals débarqués, les deux Dominique, Cavanna et Taravella, les associés, les Patrons.

Papa aussi s'appelle Cavanna, mais on n'est pas parents. Enfin, si, on doit bien l'être un peu, si on voulait chercher, mais ça remonterait trop loin, ça s'est perdu. Ces Cavanna-là, c'est les Cavanna riches. Ça veut dire que là-bas, au pays, ils ont du bien. Papa est un Cavanna pauvre.

Les soirs d'été, les hommes descendent dans la rue avec des chaises, ils s'assoient à l'envers, le dossier devant, leurs bras posés dessus. Ils sont blancs de plâtre, ou gris de ciment, ils ne se changent pas en quittant le chantier. Ils se lavent le dimanche matin dans une bassine, la femme leur frotte le dos, la grande sœur monte la garde devant la porte de la cuisine pour que les petits ne risquent pas de voir le père à poil... Les gosses jouent dans le crépuscule qui n'en finit pas. Ils font des rondes. Les soirs d'été sont voués aux rondes, c'est comme ça, cherchez pas à comprendre, de même que l'hiver est la saison des billes et le printemps celle de la chaînette qu'on fait

ce qui ne veut pas rentrer, il le range soigneusement dans sa poche de veste où il y a déjà les os de son dernier dîner mis de côté pour le chien perdu qu'il ne va pas manquer de rencontrer ce soir ou demain, les clés des cadenas de ses boîtes à fourbi, des vis, des boulons, des rondelles, des ressorts de mètres, des clous encore tout bons y a juste qu'à les redresser, des carrés de journal bien découpés bien carrés pour aller aux cabinets, des bouts de ficelle, des élastiques, des tas de trucs formidables. Les poches de sa veste pendent de chaque côté comme des musettes, en plus il enfonce ses poings dedans quand il marche, bras tendus, faut le voir marcher, ça tire sur la veste, faut que ça se prête ou que ça craque. Les poches du pantalon sont bourrées aussi, mais ça se voit moins parce que c'est un pantalon large, genre zouave, bleu l'été, velours côtelé marron l'hiver, serré aux chevilles sur les grosses godasses croûteuses racornies par le ciment.

Il est petit, papa, tout petit, mais qu'est-ce qu'il est costaud ! Il est trapu et gras du bide, ça lui va très bien. Vous verriez ses yeux ! Bleus comme ces fleurs bleues, vous savez, quand elles se mettent à être vraiment bleues. Ses cheveux sont blancs et fins comme les fils de ces plantes qui poussent dans les haies, je sais pas comment ça s'appelle. Ils ont toujours été blancs. Quand il était gosse, au pays, les autres l'appelaient « Il Bianco ». Maintenant, ils l'appellent « Vidgeon Grosso » ou « Gros Louis » (prononcer « Louvi »), ils ne savent plus très bien s'ils parlent dialecto ou français, ils sont à cheval sur les deux. Il rit tout le temps, papa. Il s'arrête pile en pleine rue

dans une bobine avec quatre clous. Toutes les rondes, on les connaît, rue Sainte-Anne, toutes. « Enfilons les aiguilles de bois », « Où est la Marguerite ? », « Qu'est-ce qui passe ici si tard ? », « Passe, passe, Nicolas », « Ah ! mon beau château », « La tour, prends garde », « Le Petit Bossu »... Toutes les rondes françaises. Pas une italienne. Forcé : où s'apprennent les rondes ? A la maternelle. Tous les petits Ritals vont à la maternelle pendant que les mères font des ménages. Ils passent de la berceuse italienne à la ronde française, fchiaff, coupure. Petits Ritals, vous serez des Français moyens, pour vos gosses l'Italie ne sera qu'un pays sur la carte, comme la Belgique ou la Pologne, juste un peu plus chouette pour passer les vacances... Petits Ritals, faites comme moi, barbouillez-vous de nostalgie, c'est un plaisir délicat que seuls peuvent s'offrir les déracinés, mais rien qu'un doigt, petits Ritals ! La nostalgie, c'est comme tout, t'en prends t'en laisses, tu prends le bon, tu laisses le reste...

Les soirs d'été, les hommes assourdissent leurs voix, et ça fait dans la nuit bleue un doux couac-couac d'étang à grenouilles. Ils se roulent à la main des cigarettes de maçon, grosses comme des manches de pioche et toutes bourrelées de varices, avec le tabac qui sort comme le crin d'un vieux matelas. Papa aime mieux la chique. Il s'enfonce cinq centimètres de gros boudin noir dans la bouche — de la carotte, ça s'appelle, je lui achète chaque Jour de l'An pour ses étrennes dix ronds de carotte au bureau de tabac, j'ai honte de demander ça, le bureau de tabac se fend la gueule —, il coupe d'un bon coup de dents tout

pour rire aux conneries qu'il raconte, il se plante sur ses deux cuisses, les poings enfoncés à bout de bras dans ses poches de veste, il renverse la tête en arrière et il lance à pleines mâchoires son rire au ciel. Les gens s'arrêtent et rient aussi, pas moyen de s'empêcher, c'est quelque chose, tiens. Il en pleure. Il tire son mouchoir de dessous les os, les clefs, les boulons, les ficelles, un mouchoir violet, à carreaux, grand comme un drap, il le roule en gros tampon, il se frotte les yeux à s'arracher les paupières, puis il se l'étale à plat sur la figure, il s'empoigne le nez à travers le mouchoir, il se mouche, pouët, les oiseaux se sauvent, c'est la panique, il se frotte le nez avec le mouchoir en boule, ça va mieux, le voilà reparti. Et redéconnant. Vingt mètres plus loin, ça recommence.

Quand papa me raconte ses histoires, des fois, le soir, dans notre cuisine, je me marre, j'attrape le hoquet, je sais pas si c'est l'histoire, si c'est le mélange dialecto-français, si c'est l'accent, ou si c'est de voir rire papa. Il a du mal à arriver au bout tellement il rigole, et moi avec. Maman lui dit : « T'as pas honte de raconter des bêtises pareilles devant le petit ? » Maman, elle a pas la bouche qui se plie dans le sens de la rigolade. Ils sont tous comme ça, dans sa Nièvre. Hâves et sombres. C'est à cause de la vie qu'est tellement dure, par là-bas. Pourtant, en Italie, dans le coin d'où ils viennent tous, c'est encore plus dur. Rien que du caillou. Si t'as de la terre, tu te crèves et tu crèves de faim. Si t'en as pas, tu t'en vas en France, nu-pieds, servir les maçons. N'empêche, ils goûtent la vie, les Ritals.

Extraits de Micone M., « La Parole immigrée » in : CACCIA F., *Sous le signe du Phénix*, Montréal, Guernica, 1985, pp. 261-272

1-Quelques jours après mon arrivée à Montréal, je suis allé frapper à une école française du quartier et là j'ai essuyé un refus catégorique de la part de l'administration.

(...)

2-Finalement j'ai abouti dans une sorte d'école d'accueil française fréquentée uniquement par des jeunes italophones. Cette école étant située trop loin de chez moi, après quelque temps je me suis inscrit à l'école anglaise de mon quartier. (...) C'est à l'école anglaise que j'ai ressenti l'émigration dans son aspect le plus difficile : la marginalisation (...). J'étais entouré exclusivement de jeunes d'origine italienne, et nous ne parlions que l'italien aussitôt sortis de la classe.

(...)

3-L'apprentissage du français je l'ai fait lentement dans le quartier où je vivais plutôt qu'à l'école.

(...)

4-Plus tard au collège Loyola j'ai opté pour l'étude de la littérature française parce que en plus de parler mieux le français que l'anglais je m'étais aperçu soudainement que la majorité de la population d'ici au Québec était francophone. (...) C'est à ce moment là que j'ai commencé à réfléchir non seulement sur l'identité du peuple francophone au Québec mais sur mon identité aussi et sur celle de la communauté à laquelle j'appartiens.

(...)

5-Moi je m'intéresse particulièrement aux écoles mono-ethniques anglophones fréquentées par les jeunes d'origine italienne. Il y a des milliers de jeunes qui subissent la marginalisation dans ces écoles qui ont été mises sur pied au début des années soixante. (...) Ces jeunes là vivent dans un « no man's land » culturel très néfasté à leur épanouissement

Extraits de Marco M., « Apprivoiser Babel », in Plourde M., *Le Français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides, 2000, pp. 424-425.

6-J'ai besoin de parler français, mais je n'ai pas besoin du français pour parler. De mes trois langues, aucune ne suffit à exprimer ce que je suis. Je n'écris qu'en français, sachant que dans le Québec multiethnique d'aujourd'hui, le français québécois se nourrit désormais de l'imaginaire de toutes les autres langues.

L'espace identitaire, qu'il soit individuel ou collectif, ne peut être traduit exclusivement par les mots et encore moins par ceux d'une seule langue.

extraits de P. Puccini : "l'expérience autobiographique
entre imaginaire et éducation linguistique chez un
écrivain migrant" in Précis du plurilinguisme et
du pluriculturalisme, sous la dir. de G. Zaratte,
P. Lévy, C. Kramsch (2008) Editions des archives
contemporaines, Paris.

[Retour à la page d'accueil](#)

Marco Micone
Le Figueur enchanté



Les premiers
paragraphe du roman

Mon enfance échoua sur une de ces collines dénudées du Mezzogiorno, enclavé entre le dénuement et le mépris, où, régulièrement, les hommes étaient recrutés pour les guerres et l'émigration. Très tôt, je fus captivé autant par les récits de grand-père, relatant ses traversées transatlantiques du début du siècle, que par les exploits des martyrs de la patrie dont nous parlait le maître d'école jour après jour. Je n'acceptais pas cependant que, à côté du monolithe érigé à la mémoire des victimes du champ d'honneur, il n'y eût pas un monument, dix fois

Le plaisir de lire **Romans du Québec**

Dans Le figuier enchanté, un recueil de récits paru en 1992 chez Boréal et qui lui a valu le Prix des arcades de Bologne, Marco Micone raconte avec une colère contenue l'humiliation que lui a fait subir un enseignant, qui le croyait idiot parce qu'il maîtrisait mal la langue de Shakespeare. Marco Micone passera quatre ans dans ce ghetto créé par l'impéritie des autorités scolaires et politiques québécoises du temps, «quatre années pénibles comme un interminable service militaire et duquel je suis sorti avec une connaissance passive de l'anglais», dit-il. Aussitôt hors de la classe, les jeunes passent en effet à l'italien. C'est pourtant dans ce milieu, où il fallait être un bon joueur de football pour être vraiment quelqu'un, qu'il découvre Gabrielle Roy.

En cent ans, près de vingt-cinq millions d'Italiens quittèrent leur pays, les uns allant, vers la fin du siècle dernier, remplacer les esclaves nouvellement affranchis de l'Amérique du Sud, les autres déferlant sur l'Amérique du Nord.

Aujourd'hui environ deux cent mille Québécois et plus d'un million de Canadiens sont d'origine italienne.

« Je crois qu'il est de mon devoir d'attirer votre attention sur le fait que les Italiens sont bien connus pour être de mauvais colons (...) il semble malencontreux que cette classe d'immigrants soit amenée ici

Annonces Google

Venez vivre au Canada
30 ans d'expérience en immigration. Visa garanti ou argent remis.
www.MichelBeaubien.com

Green Card Applications
Apply for a United States GreenCard Get Green Card Application Tips !
USimmigrationSupport.org/Green

Università online + Ceu
Lavori ma vuoi laurearti? Scopri come con Università online + Ceu.
www.formazioneadistanzaonline.it

Bijoux Italiens
Profitez! Bijoux de qualité rabaisée de 30% - 50%
www.Gioie.fr

Chat gratis
Iscriviti Gratis e chatta con nuove Amiche in linea ora. Entra subito!
www.IncontriChannel.com

plus grand, en souvenir des disparus de l'émigration.

Déçu par une Amérique anthropophage qui engloutissait des communautés entières sans aucune reconnaissance, je souhaitais qu'il y eût une guerre le plus tôt possible pour pouvoir trépasser à l'instar de ce patriote préalpin pendu par les Autrichiens en criant Viva l'Italia! Viva l'Italia! Viva l'It...! Comme lui, j'espérais ne pas avoir le temps de terminer le dernier mot, me doutant déjà qu'en ce domaine la banalité condamne à l'oubli. Dans le sud rural, conquis par le nord industriel, les cours d'histoire achevaient l'ignoble besogne en faisant de nous les cocardiers grotesques d'un pays fictif.

L'exode fut biblique. Les nombreuses maisons vides, où les émigrés avaient laissé pour seul ornement l'image d'un Sacré-Cœur sanguinolent, rappelaient les évacuations de la dernière guerre. Dans d'autres, les veuves blanches de l'émigration sublimaient leur besoin d'aimer à coup de messes, de cancans et de robes noires. À Lofondo où, au début des années cinquante, s'entassaient près de deux mille personnes, l'institutrice de première année se trouva une décennie plus tard devant un seul écolier.

pour quelque travail que ce soit sauf pour le travail dans les mines (...) je crois que cette classe d'immigrants ne fera rien de bon pour notre pays. »

Voilà les propos outrageants vomis par le commissaire de l'Immigration de Winnipeg au début du siècle. En 1902, pas moins de 6000 Italiens s'échinaient à la construction des chemins de fer, partageant cette géhenne avec des Slaves et des Ukrainiens, afin de greffer une colonne vertébrale à un pachyderme déjà poussif et disloqué s'étirant du Pacifique à l'Atlantique.

Injustices et attitudes racistes se poursuivirent tout au long de l'histoire de l'immigration au Canada. Il suffit de se rappeler la taxe que durent payer les Chinois, au début du siècle, pour entrer au Canada, en plus des internements et spoliations subis par les Italiens et les Japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale. Lorsque ces découvertes s'ajoutent à la certitude que l'émigration n'existerait pas si elle ne profitait pas en premier lieu au pays d'accueil, l'indignation surgit et l'émigré devient parfois écrivain.

Le recueil hybride qui suit, trace l'itinéraire d'un enfant qui foula la gadoue avant la névasse.

Community

tapazovaldo...

Profilo Blog Video Sito Foto Amici

Esplora

Tapazovaldoten

Home Page

La musica

Gli itinerari

Flora alpina della Valle d'Aosta

Contatti e Link



Montagnes Valdôtaines – Tyrolienne des Pyrénées

Montagnes Valdôtaines è senz'altro una delle canzoni più conosciute in Valle d'Aosta tanto che con l'articolo 8 della legge regionale 16.03.2006 n. 6 è stata adottata quale inno ufficiale della Regione Autonoma della Valle d'Aosta.

Al contrario di tante altre canzoni popolari di essa si conosce sia il compositore, Alfred Roland, che il luogo di origine, la cittadina di Bagnères-de-Bigorre, nei Pirenei francesi. La storia di questa melodia che ormai da decenni è la sigla di apertura del notiziario radiofonico regionale e che era già presente nel Chansonnier Valdôtain

pubblicato nel 1912 è curiosa ed avvincente e comincia nella prima metà del 1800.

Nel 1832 Alfred Roland, nato a Parigi nel 1797, venne inviato a Bagnères-de-Bigorre, nei Pirenei francesi, come dipendente dell'ufficio delle imposte. Questo musicista dilettante, già violinista e compositore, rimase colpito dalla naturale polifonia con la quale i suoi concittadini eseguivano le melodie tradizionali. Fondò a sue spese una scuola di musica, il "Conservatorio di Bagnères" che in breve tempo accolse più di 160 studenti e in meno di quattro mesi dall'inizio delle lezioni il coro diretto da Roland si esibì nel primo concerto riscuotendo un lusinghiero successo.

Sei anni dopo nel 1838 quaranta coristi, il maestro e una carrozza trainata da sei cavalli partirono per la grande tournée che li portò attraverso tutta l'Europa e il Medio Oriente. Si esibirono a Parigi, Londra, Bruxelles, poi a Mosca dove furono ricevuti dalle Zar, a Vienna e a Roma dove alla presenza del Papa cantarono la messa solenne. Si recarono anche al Cairo, a Gerusalemme e a Costantinopoli dove li ricevette il sultano.

Portarono per tutto il vecchio mondo la loro musica, la musica delle montagne, e la Tyrolienne des Pyrénées mise radici un po' ovunque diventando di volta in volta "Halte là! les Montagnards", "Montagnes Pyrénées", "Montagnes Savoyardes" e, in Valle d'Aosta "Montagnes Valdôtaines".

Esistono numerose versioni della melodia, ho trascritto la prima comparsa in valle e pubblicata nel Chansonnier Valdôtain del 1912.

Negli spartiti in formato PDF e PNG si trova la diteggiatura per l'organetto diatonico sotto la notazione musicale moderna. Il do diesis che non è presente nella scala diatonica potrà essere sostituito dal do naturale.

SPARTITO MIDI (3KB)

SPARTITO ABC (2KB)

SPARTITO PNG (124KB)

SPARTITO PDF (114KB)

VERSIONE DEL 1912

Tyrolienne des Pyrénées
(LES MONTAGNARDS)

Paroles et Musique adoptée de Alfred Roland

1. Montagnes Pyrénées,

vous êtes mes amours
Cabanes fortunées

vous me plairez toujours.

Rien n'est si beau que ma patrie,
Rien ne plaît tant à mon amie,
O montagnards, (bis)
Chantez en chœur (bis)

De mon pays, (bis)

La paix et le bonheur!

Les montagnards sont là!

Halte là Halte là Halte là

Tirolese dei Pirenei
(I MONTANARI)

Parole e musica di Alfred Roland

Montagne dei Pirenei

Siete i miei amori
Capanne fortunate

Mi piacerete sempre

Nulla è più bello della mia patria
Nulla piace così tanto alla mia amica
O montanari (bis)
Cantate in coro (bis)

Del mio paese (bis)

La pace e la felicità

I montanari sono qui
Altolà altolà altolà

VERSIONE DEL 1932

Montagnes valdôtaines

Paroles et musique adoptées de Alfred Roland

1. Montagnes valdôtaines,

Vous êtes mes amours;
Hameaux, clochers, fontaines,
Vous me plairez toujours.

Rien n'est si beau que ma patrie,
Rien n'est si doux que mon amie,
O montagnards, (bis)
Chantez en chœur (bis)

De mon pays, (bis)
La paix et le bonheur!

De mon pays, (bis)
La paix et le bonheur!

Les montagnards sont là!

Halte là! Halte là! Halte là!
2.

Montagne valdostane

Parole e musica adottate di Alfred Roland

Montagne valdostane

Siete i miei amori
Villaggi, campanili, fontane

Mi piacerete sempre

Nulla è più bello della mia patria
Nulla è più dolce della mia amica
O montanari (bis)
Cantate in coro (bis)

Del mio paese (bis)
La pace e la felicità

Del mio paese (bis)
La pace e la felicità

I montanari sono qui
Altolà altolà altolà

2. «Laisse là tes montagnes! Me dit étranger; « Suis moi dans mes compagnes, « Viens ne soit plus berger! Jamais! Jamais! cette folie! Je suis heureux de cette vie. J'ai ma ceinture (bis) et mon béret (bis) Mes chants joyeux, (bis) ma mie et mon châlet!	Lascia lì le tue montagne Mi dice (lo) straniero Seguimi nelle mie campagne Vieni, non essere più pastore Mai! Mai! Questa follia Sono felice di questa vita Ho la mia cintura (bis) e il mio berretto (bis) I miei canti gioiosi (bis) la mia amica e il mio châlet!	«Laisse là tes montagnes! Me dit un étranger; « Suis-moi dans mes compagnes, «Viens ne soit plus berger!» Jamais! jamais! cette folie! Je suis heureux de cette vie. J'ai ma ceinture (bis) et mon béret (bis) Mes chants joyeux, (bis) ma mie et mon châlet!	Lascia lì le tue montagne Mi dice uno straniero Seguimi nelle mie campagne Vieni, non essere più pastore Mai! Mai! Questa follia Sono felice di questa vita Ho la mia cintura (bis) e il mio berretto (bis) I miei canti gioiosi (bis) la mia amica e il mio châlet!
3. Sur la cime argentée De ces pics orageux, La nature domptée Favorise nos jeux: Vers les glaciers, d'un plomb rapide, J'atteinds souvent l'ours intrépide! Et sur les monts (bis) plus d'une fois (bis) J'ai devancé (bis) la course du chamois!	Sulle cime argentate Di quei picchi tempestosi La natura domata Favorisce i nostri giochi Verso i ghiacciai con un piombo rapido Raggiungo sovente l'orso intrepido E sui monti (bis) più di una volta (bis) Ho superato (bis) la corsa del camoscio	3. Sur la cime argentée De ces pics orageux, La nature domptée Favorise nos jeux: Vers les glaciers, d'un plomb rapide, J'atteinds souvent l'aigle intrépide! Et sur les monts (bis) plus d'une fois (bis) J'ai devancé (bis) la course du chamois!	Sulle cime argentate Di quei picchi tempestosi La natura domata Favorisce i nostri giochi Verso i ghiacciai con un piombo rapido Raggiungo sovente l'aquila intrepida E sui monti (bis) più di una volta (bis) Ho superato (bis) la corsa del camoscio
4. Déjà dans la vallée Tout est silencieux; La montagne voilée Se dérobe à nos yeux...	Gia nella valle Tutto è silenzioso La montagna velata Si sottrae ai nostri occhi	4. Déjà dans la vallée Tout est silencieux; La montagne voilée Se dérobe à nos yeux...	Gia nella valle Tutto è silenzioso La montagna velata Si sottrae ai nostri occhi
On n'entend plus dans la nuit sombre Que le torrent mugir dans l'ombre...	Si sente solo nella notte oscura Il torrente mugghiare nell'ombra	On n'entend plus dans la nuit sombre Que le torrent mugir dans l'ombre...	Si ode solo nella notte oscura Il torrente mugghiare nell'ombra
O montagnards! (bis), chantez plus bas (bis)	O montanari (bis) cantate più piano (bis)	O montagnards! (bis), chantez plus bas (bis)	O montanari (bis) cantate più piano (bis)
Thérèse dort, (bis) ne la réveillons pas!	Teresa dorme (bis) non la risvegliamo	Thérèse dort, (bis) ne la réveillons pas!	Teresa dorme (bis) non la risvegliamo
Testo tratto da: Ligue Valdôtaine, Chansonnier Valdôtain, ed. F. Bianchi, Torino 1912		Testo tratto da: Valdôtains, chantons!, Tipografia Silvestrelli e Cappelletto, Torino 1932	

La melodia è tratta da da Ligue Valdôtaine, Chansonnier Valdôtain, ed. F. Bianchi, Torino 1912
Traduzione italiana di Gian Mario Navillod

Bibliografia:

Paul Varcin, Un chansonnier savoyard, 2001
Nino Lion, Guido Albanese, Antonio Cornoldi, 80 canti della montagna, edit. Luciano Morpurgo, Roma 1961
Valdôtains, chantons!, Tipografia Silvestrelli e Cappelletto, Torino 1932
Ligue Valdôtaine, Chansonnier Valdôtain, ed. F. Bianchi, Torino 1912

ULTIMO AGGIORNAMENTO 17.09.2006



Questa opera di Gian Mario Navillod è pubblicata sotto una [Licenza Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Chantons encore**Ma verda vallaye***Moderato*

Lé i men-ten de gran mon-ta-gne, i son-
-dzon de l'i-ta-lie, Lo pa-i que Dzoé-re
ba-gne a no s-a-tre l'è pa-trie. Lo Mon
Blan, Pon Sen Mar-tin, lo Mon Ro-se, lo Pa-ra-
-di Son le ter-mo di con-fin e lo
Andante
tei-gnon tot u-ni! O ma ver-da, ma
bel-la Val-la-ye, o ma ter-ra pa-
-tri-a di viù, O cam-pa-gne si bien sol-leil-
-ia-ye, ton ca-chè l'è in-cò ci d'a-tre
coù; No tzan-ten, din lo coeur n'en la

72

Chantons encore

flam-ma, n'en l'a-mour di pa-l, n'en la
vi-a, Lo Bon Dzeu, lo ter-roir, no-tra
mam-ma, son la for-ce de no val-do-ten!

Texte

- 1) Lé i menten de gran montagne, i sondzon de l'Italie,
Lo paì que Dzoère bagne a no s-atre l'è patrie.
Lo Mon Blanc, Pon Sen Martin, lo Mon Rose, lo Paradi
Son le termo di confin e lo teignon tot uni!

Ref.:

O ma verda, ma bella Vallaye, o ma terra patria di viù,
O campagne si bien solleillaye, ton caché l'è incò ci
d'atre coù;
No tzanten, din lo coeur n'en la flamma, n'en l'amour
di paì, n'en la via.
Lo Bon Dzeu, lo terroir, nostra mamma, son la force
de no valdoten!

- 2) Veulla d'Auta l'è lo coeur, Tzateillon, Verrès e Pon,
Sen Vincen e Courmayeur le pi gros i pià di mon;
Mé lo Breuil, Ayas e Réma, Gressoney e Tzamporzé
Ollomont e Cogne méma son de post a veuseté!

Ref.:

- 3) Son de mon, de pateuradzo, son de rotze i tor di tzan,
De forè, de ver bocadzo di sondzon i fon di plan.
Lo paì l'è lo pi dzen: a setembre e di forié,
Din l'iver e di tzaa-ten l'è to plen de s-étrandzé.

Ref.:

73

LANGUES ET APPRENTISSAGE DES LANGUES

Collection dirigée par Daniel Coste et Danièle Moore
École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines

TITRE VI LANGUE ET ORGANISATION DES ECOLES

Art. 38

La langue française et la langue italienne sont à parité en Vallée d'Aoste.

Les actes publics peuvent être rédigés dans l'une ou l'autre langue, à l'exception des actes de l'autorité judiciaire, qui sont rédigés en italien.

Les administrations de l'Etat prennent à leur service dans la Vallée, autant que possible, des fonctionnaires originaires de la Région ou qui connaissent le français.

Art. 39

Dans les écoles de n'importe quel ordre ou degré qui dépendent de la Région, un nombre d'heures égal à celui qui est consacré à l'enseignement de l'italien est réservé, chaque semaine, à l'enseignement du français.

L'enseignement de quelques matières peut être dispensé en français.

Art. 40

L'enseignement des différentes matières est organisé selon les dispositions et les programmes en vigueur dans l'Etat, moyennant des adaptations opportunes aux nécessités locales.

Ces adaptations, ainsi que la liste des matières pouvant être enseignées en français, sont approuvées et rendues exécutoires, après consultation de Commissions mixtes composées de représentants du Ministère de l'Instruction publique, de représentants du Conseil de la Vallée et de représentants du corps enseignant.

Art. 40 - bis

Les populations de langue allemande des communes de la Vallée du Lys indiquées par loi régionale ont droit à la sauvegarde de leurs caractéristiques et de leurs traditions linguistiques et culturelles.

Aux populations visées au premier alinéa est assuré l'enseignement de la langue allemande dans les écoles au moyen des adaptations nécessaires aux besoins locaux.

Tableau n° 9 : Auto-évaluation des compétences linguistiques

	Compréhension orale	Expression orale	Compréhension écrite	Expression écrite
Italien	97,12 %	94,5 %	92,96 %	90,26 %
Français	78,36 % (peu : 12,95 %)	58,06 % (peu : 25,17 %)	60,58 % (peu : 20,51 %)	44,5 % (peu : 28,22 %)
Francoprovençal (ce n'est pas le parler : environ 31 %)	61,89 % (peu : 5,66 %)	45,27 % (peu : 11,98 %)	21,26 % (peu : 22,99 % pas du tout : 19,11 %)	6,77 % (peu : 13,71 % pas du tout : 42,15 %)

Les données du sondage linguistique de la Fondation Chanoir, 2001).

SC. POL.

LINGUE

C. 11.

38

Aux enseignants de l'école du Val d'Aoste car c'est de leur travail qu'il est ici question. Sans leur engagement, sans leur enthousiasme, sans leur envie de recherche, ces pages n'auraient pas lieu d'exister.

UMC 6333,20

ÉDUCATION BILINGUE ET PLURLINGUISME DES LANGUES

LE CAS DU VAL D'AOSTE

MARISA CAVALLI

Didier

Sc. Pol. UMC C 100807
DD - 306,446



BD de Frontière
FUMETTI DI FRONTIERA

Bdalpes: nascita di un circuito a fumetti

È il 20 dicembre 1999, ci troviamo nella sala espositiva della "Libreria 901" di Torino. Intorno ad un tavolo si svolge un insolito confronto, si sta ragionando, in italiano e in francese, sulla possibilità di creare un anello che leghi quattro città alla base delle Alpi, che hanno in comune un'insana passione: il Fumetto.

Un'altra sinistra caratteristica già associa le quattro località, ed è il fatto di essere sedi di manifestazioni a carattere fumettistico. Jean-Marie Buisson è il direttore del Festival più vecchio, quello di Chambéry; Michel Jans, organizzatore dei "5 giorni BD" di Grenoble, rappresenta anche la casa editrice Mosquito; Katja ed Erika Centomo, organizzatrici di "Fumetti di Frontiera" di Aosta, sono accompagnate da Enrico Montrosset, delle "Editions l'Eubage"; a fare gli onori di casa, nella sua libreria, è Vittorio Pavesio, organizzatore di "Torino Comics", nonché editore.

Il clima è disteso e amichevole, attraverso traduzioni simultanee corrette o sconclusionate si comincia a prendere confidenza con gli altri.

I tempi sono lunghi, bisogna capire quali sono le idee comuni e quale tipo di progetto si può portare avanti insieme. Il pranzo e il buon vino (altra passione che lega il gruppo) distendono ulteriormente la situazione e nel pomeriggio i discorsi sui fumetti prendono il sopravvento, complice anche la fornita libreria di Vittorio.

Le cose da dire sarebbero ancora molte, ma il treno per Grenoble non aspetta: bisogna giungere ad una conclusione. La volontà è quella di creare qualcosa che porti avanti i discorsi fatti in questa riunione: nasce così "Bdalpes - Circuito internazionale di Fumetto Alpino", con un logo nuovo di zecca e l'intenzione di allacciare i contatti tra i nuclei vicini, mossi dagli stessi intenti, ma ancora chiusi dalle frontiere.

La partenza è delle migliori, il resto è tutto da costruire.

Il primo passo è quello di presentare a Torino Comics una mostra italiana dedicata agli editori franco-belgi, il secondo sono le esposizioni di "Fumetti di Frontiera", dedicate alle tavole originali di grandi autori italiani, francesi e belgi, presenti alla manifestazione.

Bdalpes : Naissance d'un réseau de BD

Turin, le 20 décembre 1999. À la librairie "901", en français et en italien, on "cause BD"

On discute de la possible création d'un réseau qui unisse quatre villes aux pieds des Alpes, rapprochées par une seule passion : la BD. Ces quatre villes sont le siège de quatre festivals inspirés du monde des BD.

Jean-Marie Buisson est le directeur du festival le plus ancien, celui de Chambéry ; Michel Jans, qui organise les "5 jours BD" de Grenoble, représente en même temps la maison d'édition Mosquito ; Katja et Erika Centomo, responsables de "Fumetti di Frontiera - BD de Frontiera" d'Aoste, sont accompagnées par Enrico Montrosset, des Editions l'Eubage; Vittorio Pavesio, le propriétaire de la librairie "901", est éditeur et responsable de "Torino Comics". L'ambiance est détendue - on est entre amis - et, tout en s'appuyant sur des traductions simultanées plutôt originales, on apprend à se connaître.

On discute longtemps : il faut comprendre quelles peuvent être les idées communes et quels projets peuvent être réalisés ensemble. Un excellent déjeuner et quelques verres de bon vin, autre passion commune, aident à détendre encore plus les esprits et dans l'après-midi, sous l'influence de la librairie de Vittorio, on ne parle que de BD.

On a beaucoup de choses à se dire, mais le train pour Grenoble va partir dans peu de temps : il faut parvenir à une conclusion. Créer un réseau qui soutient les idées qu'on a exprimées lors de cette réunion : "Bdalpes - Réseau international des BD des Alpes" est né, avec un symbole tout nouveau et la volonté de rapprocher des efforts semblables, mais séparés par des frontières. Le début est remarquable, la suite est en train de se construire. Les premières initiatives les voilà : présenter au cours de "Torino Comics" une exhibition italienne de BD franco-belges, l'exposition des illustrations originales des grands auteurs italiens, français et belges qui participeront au festival "Fumetti di Frontiera".

Erika Centomo

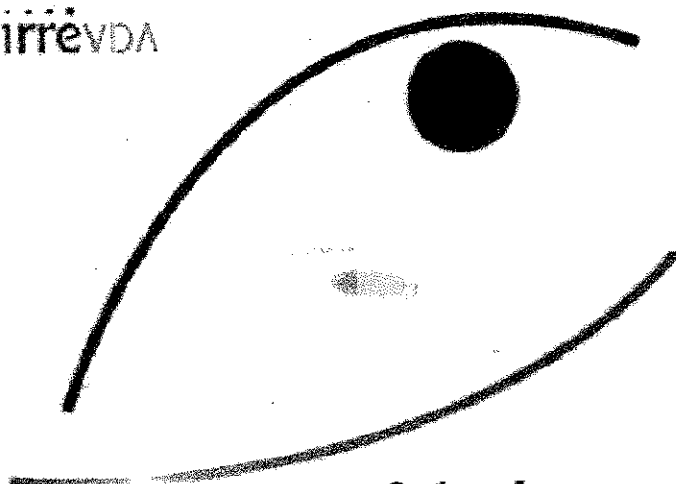
irreVDA



Education Bi-/Plurilingue

Documentation
en ligneSéquences
PédagogiquesScénarios curriculaires
finalisés Archives actualitésAccueil IRRE VDA | Contacts | Back | ?
Services Formation en ligne

irreVDA



**Scénarios
curriculaires**
pour un projet d'école
bi-/plurilingue

Raisonnement en termes de
scénarios curriculaires finalisés

- Définition
- Les constantes
- Scénario 1
- Scénario 2
- Scénario 3
- Scénario 4
- Scénario 5
- La démarche des scénarios
- Harmonisation

NOUVEAU

Cf. aussi la présentation powerpoint et le texte de synthèse présentés au:

Forum Politique

Le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECR) et l'élaboration de politiques linguistiques :
défis et responsabilités

organisé par la Division des Politiques linguistiques du Conseil de l'Europe
Strasbourg, 6 – 8 février 2007

mardi 6 février - 16h50, Travail en groupes – Session 1 sur les besoins en matière d'utilisation du CECR
– introduit par des présentations d'études de cas –

Groupes 3 et 4 : Curricula et Formation des enseignants

Le scénario : un outil pour les politiques linguistiques éducatives - Val d'Aoste, Italie - M. Cavalli

Avertissement :

L'affichage de l'animation multimédia nécessite que l'extension "Flash" v.8 soit installée sur votre ordinateur. Cette extension peut être
téléchargée gratuitement.

Si vous ne voulez pas ou vous ne pouvez pas lire cette animation, **vous pouvez consulter le format texte**, ou **télécharger le fichier**
(1.348 kB).

Accueil IRRE-VDA | Contacts | Back | ?

Documentation | Séquences | Scénarios | Actualités